

LA GUERRE REFOULÉE D'ERNST JÜNGER

Ersnt Jünger (1895-1998) occupe une place éminente mais très controversée dans la littérature allemande du XX^e siècle. Professeur à l'université de Bonn, le politologue Sven Olaf Berggötz vient de publier sous le titre *Ernst Jünger. Politische Publizistik 1919-1933*¹, une étude qui passionne les admirateurs et les détracteurs de celui qui reste l'un des auteurs les plus complexes de la littérature allemande du siècle dernier. Sven Berggötz suit simultanément l'évolution de la République de Weimar et le parcours de Jünger, qui quatorze années durant a observé, rejeté et combattu cette tentative de mise sur pied de la première démocratie parlementaire allemande. Jünger y apparaît en polémiste engagé exerçant une nouvelle activité de plume, généralement ignorée hors d'Allemagne.

PAR MARCEL DELVAUX

La République de Weimar est une époque clé non seulement pour l'Allemagne, dont l'empire vient de s'écrouler, mais aussi pour l'Europe et pour le monde, puisque le conflit européen de 1914-1918 a constitué la première d'une guerre qui a embrasé notre planète. Sven Berggötz examine à la loupe cette période dont le cours va décider du sort de la démocratie en Allemagne. Celle-ci va-t-elle rejoindre enfin la famille des régimes parlementaires ou recourir à la force pour venger sa défaite de 1918, en escamotant les conséquences de la guerre qu'elle vient de perdre de la faute de ses militaires ?

L'encre de l'armistice de novembre 1918 n'est pas encore sèche que les généraux allemands rejettent déjà sur les démocrates la responsabilité de leur défaite et celle du désordre politique, social et politique qui s'ensuit. La

¹ Éd. Klett-Cotta, Stuttgart, 2001, 850 p.

JÜNGER ET LA RÉPUBLIQUE DE WEIMAR

légende du coup de poignard dans le dos (*Dolchstosslegende*), porté prétendument par les démocrates à l'armée, a déjà cours dans les milieux conservateurs, dans les cercles nationalistes révolutionnaires et dans les castes militaristes. C'est aussi le camp choisi par la Reichswehr, fer de lance de la lutte contre la démocratie, dans laquelle s'engage Ernst Jünger dès 1919.

Le débat porte sur la conception de l'État, de la nation, de la patrie et sur rôle et la responsabilité du citoyen. Jusque-là, l'Allemand n'a été qu'un sujet. Deviendra-t-il un citoyen à part entière ou risquera-t-il une nouvelle fois de servir de chair à canon dans les « Materialschlachten » d'une exultante guerre de revanche ? À partir de 1919 se joue déjà, et pour la seconde fois en l'espace d'une demi-décennie, le sort de la paix en Europe et dans l'ensemble du monde. Quel rôle va jouer le nationalisme des Européens — notamment celui, débridé, des Allemands — qui avait explosé dans l'exultation patriotique de 1914 pour rapidement s'enliser dans les boyaux de la mort et sur les champs d'honneur avec, en Belgique, ses drames « collatéraux » tels que le massacre systématique de populations civiles et la mise à sac de l'université de Louvain par les troupes impériales allemandes.

Sven Berggötz présente d'entrée Ernst Jünger en ces termes : « Les quatorze années de la République de Weimar constituent une phase prégnante de l'évolution d'Ernst Jünger (1895-1998). Bardé des plus hautes décorations de la première guerre mondiale, cet officier revenu désillusionné du front devient rapidement un violent détracteur de la situation qu'il trouve à son retour. Dans ses essais brillants et extrêmement violents, le jeune publiciste fustige impitoyablement les dysfonctionnements de la société et de la politique. Ce faisant, il met au point une solution extrémiste de substitution qu'il confie à un « État aux structures nationales, sociales, autoritaires et capable d'assurer sa défense ». Rapidement, il est considéré comme la tête pensante du « nouveau nationalisme » (*neuer Nationalismus*) et occupe une position dirigeante au sein du cercle de la prétendue *Konservative Revolution*.

Ernst Jünger reste fidèle à l'idée qu'il s'est forgée de l'homme au cours du conflit de 1914-1918 : fasciné, obsédé même, par les combats qu'il a menés et vécus, et qu'il esthétise, il continue après la fin des carnages à voir en ceux-ci le moyen pour le soldat de surmonter son individualité et de trouver la voie épique qui lui permettra de se réaliser (*sich verwirklichen*) dans la communauté des armes et des techniques nouvelles de destruction.

Dans ces conditions, la violence revêt pour lui le caractère sacré de l'inévitabilité. N'a-t-il pas été quatorze fois blessé, ce qui lui a valu de se voir décerner les plus hautes distinctions de l'empire, croix de Fer et « ordre du Mérite » — en regard des croix de bois réservées aux millions de « braves » qui n'en demandaient pas autant. L'exaltation d'Ernst Jünger traduit-elle le besoin de répandre la peur pour mieux surmonter ses propres inquiétudes ? Cherche-t-il à dépasser des frustrations subies sous une éducation autoritaire ? Pourquoi avait-il quitté son milieu familial et scolaire de Hanovre à l'âge de dix-huit ans pour s'engager dans la Légion étrangère, n'ignorant pas que la loi impériale châtie gravement celui qui se dérobe au service mili-

JÜNGER ET LA RÉPUBLIQUE DE WEIMAR

taire, et qui plus est, pour servir comme mercenaire de l'ennemi séculaire qu'est la France ?

Ernst Jünger est-il un frustré majeur ? Dans son traité *Nationalismus und Nationalismus* (p. 507), il nous éclaire sur ses états d'âme et d'esprit : « [...] Nous sommes le véritable, l'authentique et l'implacable ennemi du citoyen dont la putréfaction nous remplit d'aise. Nous ne sommes pas des citoyens, nous sommes les fils des guerres et des guerres civiles, et seulement lorsque tout le spectacle de ces milieux virevoltant dans le vide aura été balayé, s'épanouira alors ce qui reste profondément ancré en nous de nature, de vitalité et d'authentique sauvagerie, de protolangage et de capacité de réel-procréation .».

Attelé à l'ouvrage de Sven Berggötz, le lecteur se demande si Jünger a été national-socialiste (nazi) et s'il a suivi Hitler. Il n'a pas adhéré au N.S.D.A.P. (parti national-socialiste des travailleurs allemands). Il n'empêche : à ce propos, Sven Berggötz rappelle ce que Joseph Goebbels écrit à Jünger le 10 mai 1927 : « [...] Vous pouvez m'en croire, c'est pour moi une joie toute particulière, de constater qu'au moins l'un de ceux qui ne sont pas directement organisés dans le N.S.D.A.P. se réclame de notre combat et de notre action. »

L'idéologie nazie ne procède, en effet, pas de la cervelle du seul caporal Hitler qui a vécu dans les tranchées de la première guerre la même aventure qu'Ernst Jünger avant de partager ensuite avec lui la honte de la défaite, la frustration de Versailles et la haine de l'éphémère montée (1919-1933) de la démocratie parlementaire qu'ils vomissent l'un et l'autre.

Qu'ils soient esthètes à la hussarde comme Ernst Jünger, aventuriers comme Hitler et sa clique d'hommes d'action ou bourgeois étriqués et drillés dans les corporations d'étudiants, tous partagent le même mépris pour celui que Jünger désigne comme le « citoyen, l'ennemi véritable, authentique, implacable dont la putréfaction nous remplit d'aise [...] ». Sven Berggötz passe au crible cent-quarante-cinq écrits où Ernst Jünger clame sa haine de la démocratie, son hostilité au parlementarisme, son mépris du citoyen et réclame une Allemagne enfin nationaliste et pure, embouchant la même trompette que les nationaux-socialistes. Trop fougueux pour suivre les nazis auxquels il reproche d'être égalitaristes, niveleurs et ennuyeux, notamment dans une lettre adressée en décembre 1933 à son ami Ludwig Alwens, membre du parti, il a en quelque sorte été un précurseur de Hitler comme l'avait été d'Annunzio pour Mussolini.

Le national-socialisme de Hitler et le nationalisme de Jünger poursuivent un but commun, saper la République de Weimar. Il faut attendre la fin des années vingt pour que le compagnonnage établi de fait entre Jünger et les nazis commence à se détériorer. Joseph Goebbels, le chef agitateur du N.S.D.A.P., reproche en 1929 à Jünger de faire cause commune avec « les milieux judéo-capitalistes », tandis que Jünger constate que Hitler et son parti ne se distinguent en rien de « la droite bourgeoise ». Le maître de l'hyperbole tombe-t-il dans le piège de la litote, ou la grâce de la lucidité politique l'a-t-elle cette fois définitivement abandonné ? Cette constatation lais-

JÜNGER ET LA RÉPUBLIQUE DE WEIMAR

se d'autant plus pantois que, cinq ans plus tôt, Jünger prenait fait et cause pour Hitler dans lequel il voyait, comme dans Mussolini, « l'annonce d'un tout nouveau type de guide (Führer) ».

Ces altercations aboutissent à la rupture en 1929, mais peu importe, puisque le but commun est atteint : la démocratie de Weimar se meurt. La naissance de l'« État nationaliste » s'annonce sous la houlette hitlérienne. Hitler ménagera Jünger, malgré les pressions exercées par le parti. L'œuvre de Jünger ne subira pas les autodafés de mai 1933.

Marcel Delvaux

Marcel Delvaux est diplômé des universités de Lille et de Louvain, correspondant honoraire en Allemagne de la Radiodiffusion télévision belge, de *La Libre Belgique* et de *Liberté* (Fribourg).